

La pudeur¹ comme gardienne *Robin Schmidt*

Nous vivons dans une époque d'abolition de la distance, de franchissement de frontière. Nous vivons dans une époque qui veut délayer les différences. Tout doit être transparent, de sorte que plus rien ne reste caché là-dedans. Clair, sonore, sans limite : transparence est un commandement de notre temps. Nous voulons être totalement proches, immédiats, sans limite, nous voulons être proches les uns des autres, simplement ainsi et directement, sans protection, sans l'opacité que crée ce qui n'est pas transparent. Et ainsi sommes-nous devenus une société sans mystère, sans étrangeté, sans pudeur.

La société sans pudeur

Le philosophe Byung-Chul Han décrit notre époque comme une « société pornographique ». Tout est rasé et direct : dans les sculptures de Jeff Koons, notre *smartphone* comme aussi nos corps. « L'érotisme obscène cède la place à la pornographie propre. La peau épilée, justement octroie au corps une lissure pornographique, qui est ressentie pure et nette. La société obsédée par la propreté et l'hygiène est une société positive, qui éprouve de la nausée vis-à-vis de toute forme de négativité. » (Han, « *Délivrance du beau* », p.18). Cela nous soulève le cœur là où apparaît quelque chose d'étranger, de différent, d'opaque et de mystérieux, nous recherchons une échappée, là où il y a trop de distance, de clarté et d'étrangeté.

Ainsi l'espèce de notre savoir nous apparaît-il aussi pornographique : je peux absorber tout sans prendre de distance ; dans le digital, c'est consommable immédiatement, simplement et rondement. Un vrai savoir, et un vrai connaître, c'est caractérisé, par contre, par une intériorité profonde, cela doit être gagné de haute lutte contre une résistance, c'est un événement : c'est quelque chose qui entre dans ma vie et me signifie. Une société, qui détruit toute distance, les seuils et le caractère étranger, est finalement aussi condamnée pour cela, à laisser disparaître la sexualité. Car celle-ci n'a lieu que lorsque la frontière, entre moi et autrui, qui est là présent en soi et que je ne peux pas ôter de là, peut être franchie. Mais lorsque les frontières sont abolies avant de pouvoir être éprouvées, la sexualité disparaît aussi avec les frontières. Ainsi donc notre société pornographique ne mène pas du tout à ce qu'il se produise beaucoup de sexualité. Au contraire. Les statistiques le montrent. Ainsi en arrive-t-il à l'idée que la pornographie soit possiblement un moyen beaucoup plus efficace pour faire disparaître la sexualité, que, par exemple, les injonctions à l'abstinence monacale le pourraient jamais.

La même chose vaut pour la spiritualité. Celle-ci aussi disparaît, lorsqu'il n'y a aucune distance, l'autre, le différent, le sublime, n'est plus encore que la surface miroitante dans une œuvre d'art polie de Jeff Koons, dans laquelle je ne distingue plus que moi-même. Ainsi apparaît la société sans pudeur, comme une société sans sexualité, sans connaissance et sans spiritualité.

Un fruit l'arbre de la connaissance

Pour Max Scheler, la pudeur était constituante pour l'humain. Dans une étude « *Sur la pudeur et le sentiment de gêne* », de 1913, il explore une phénoménologie qui adopte diverses formes et fonctions de la pudeur : « C'est seulement parce qu'il appartient à l'essence de l'être humain d'avoir un corps, qu'il peut être en situation de devoir en ressentir de la gêne. Et c'est seulement parce qu'il s'éprouve comme un être spirituel personnel, indépendant de son corps et de tout ce qui a la capacité d'arriver à partir de ce corps, qu'il peut en arriver à la situation de pouvoir ressentir de la pudeur. » (Scheler, *Sur la pudeur*, p.57). La pudeur surgit toujours là où directement le corps et l'esprit se heurtent l'un l'autre et se touchent. Et l'être humain est lui-même ce pont entre le corps et l'esprit. Là où ils se touchent, apparaît l'énigme humaine dans la conscience : je suis ce corps — mais je ne le suis pas. La pudeur est la vertu qui dissimule cette énigme qui prend place dans l'entre-deux de la collision en s'assourdissant en sentiment. La pudeur est donc un sentiment de limite d'identité, un sentiment qui constitue la limite et en est l'expression.

¹ J'ai un problème de choix pour traduire l'allemand *die Scham* qui signifie en même temps (dans l'ordre depuis 1941) : **1.** La honte, la confusion, la gêne d'avoir fait quelque chose de mal (plutôt moralement disons) et **2.** la pudeur (plus « naturelle » et au plan physique), les parties naturelles « honteuses », la nudité et l'organe du sexe, mais aussi la pudeur du sentiment. Il faut signaler que vers 1900, l'ordre était **1.** « pudeur », **2.** la honte ; celle-ci n'apparut en premier qu'en 1941, curieux n'est-ce pas... ?

Il semble qu'en Allemagne, on connaisse peu la pudeur au premier sens, car on s'y montre en ce moment nus en public, dans les parcs plus volontiers qu'en France où cela fait l'objet « d'une atteinte à la pudeur », donc je resterai, vu le contexte, sur le choix de « pudeur », mais ce choix est bien entendu discutable, surtout dans l'imprécision par endroit ici du contexte. *ndt*

Pour Scheler ceci est l'image de l'expulsion du Paradis. Adam et Ève vivaient en harmonie avec Dieu et la nature, jusqu'à ce qu'ils soient subornés par le serpent à manger le fruit de l'arbre de la connaissance. « Alors leurs yeux se dessillèrent à tous deux et ils virent qu'ils étaient nus. Ils cousirent donc des feuilles de figuier et se firent des ceintures. » (**Gen. 3, 7**) L'expulsion du Paradis, la scission de conscience qui intervient : cela prouve l'ordre universel de la pudeur. La pudeur apparaît comme la conséquence d'avoir mis la main sur la faculté de jugement du bien et du mal et elle met à nu le corps devant la conscience. Max Scheler décrit la pudeur sexuelle comme quelque chose qui protège, quelque chose qui rachète qui amortit les conséquences du péché originel. La pudeur délivre d'être immédiatement livré à la nudité sexuelle, elle sauve de la pornographie, parce qu'elle voile. Ainsi pour Scheler la pudeur sexuelle a-t-elle trois formes : une première forme dans la structure des conventions sociales, qui empêchent de se jeter directement sur une femme attractive ou un homme attractif. Une deuxième forme de la pudeur se révèle dans les procédures de préparation au mariage mises en place par la société. La troisième forme de pudeur se réfère à l'acte sexuel lui-même : la pudeur délivre du fait que l'acte sexuel reçoit une détermination de but et une intentionnalité. La pudeur surmonte la confusion entre moyen et but et rehausse l'acte à une dimension symbolique et d'âme qui signifie quelque chose. Et « l'isolement des zones sexuelles sensibles de la totalité de la personne corporelle-spirituelle » est reconduit par la pudeur à l'intégrité de la personne. Ainsi est-ce la pudeur qui amortit, rehausse et protège de ce monde, par trop rude, la séparation de l'esprit et du corps et donc prépare une place pour l'âme. L'ordre culturel de cette pudeur repose sur le voilement que le sentiment de pudeur instaure pour la conscience et permet de cultiver l'âme, tandis que le sentiment, pour ainsi dire, est maintenu proche du paradis perdu. Ainsi la pudeur est-elle un sentiment qui constitue et témoigne d'une limite et en même temps ce sentiment-là, qui permet, de la franchir au moyen des formes légitimées par la société.

On peut aussi en même temps comprendre l'écrit de Scheler de manière telle que dans l'instant où la conscience différenciée de cette façon-là peut pénétrer dans l'activité de la pudeur, l'ordre qui s'édifie sur le sentiment de pudeur, commence à se disloquer. Dans la mesure où nous percevons à jour l'activité de la pudeur, l'ordre sociétal du péché originel se dissout, que l'âme cultive au moyen des forces de la société.

Échouer à soi

En considération de la catastrophe d'Hiroshima et d'Auschwitz — que l'on peut comprendre comme le symptôme définitif de la perte de cet ordre ancien de la pudeur — Günther Anders ébauche, 50 ans après, dans son « *Antiquité de l'être humain* » une nouvelle compréhension de la honte². Cette fois, la honte est « un acte réfléchi ». C'est une « relation à soi qui échoue ». (Anders, *Antiquité*, p.65) La honte devient une tentative qui échoue de se référer à soi-même.

J'essaye de savoir, de reconnaître, de comprendre, qui je suis. Et cet acte fait naufrage. Il ne réussit pas — selon Anders — fondamentalement et il échoue de manière persistante. Je ne peux pas dire qui je suis et ce que je dois, et ni mes semblables, ni mon entourage ne peuvent me le dire. La ténèbre demeure autour de moi. J'épie attentivement ce qui se passe en moi et cela reste muet. Si cela n'est pas un état d'exception, mais au contraire l'avortement du rapport à soi devient un fondement permanent de la vie, un sentiment de vie, cette honte peut fonder une nouvelle forme de vie. Rudolf Steiner décrit comment on peut avoir commerce avec cette tentative d'une compréhension de soi allant plus profondément, lorsqu'elle émerge dans la vie : La science de l'esprit « découvre que dans les profondeurs cachées de l'âme, il y a une sorte de pudeur dissimulée, dont l'être humain n'est pas conscient dans la vie physique sensible. Ce sentiment dissimulé agit cependant d'une manière analogue à ce qui est caractérisé notoirement [la honte] de la vie ordinaire. Il empêche que l'entité la plus profonde de l'être humain surgisse devant lui dans une image perceptible [dans sa vérité, *ndt*]. S'il n'était pas présent, alors l'être humain percevrait devant lui-même ce qu'il est en vérité. Il n'éprouverait pas seulement intérieurement ses représentations, sentiments et sa volonté, mais encore il les percevrait dans toute leur vérité comme il perçoit les pierres, les végétaux et les animaux. Ainsi donc ce sentiment recouvre d'un voile l'être humain devant lui-même. Et en même temps il est le

² Sans ambiguïté, c'est bien ce qu'on observe dans les dictionnaires : au tournant des années 40, la honte passe en premier e. Mais ce n'est pas cet aspect qui est éclairé ici, me semble-t-il ! La distinction entre pudeur et honte pouvant se faire plus nettement en français et en italien (*pudore et vergogna*).

sentiment qui recouvre d'un voile la totalité du monde de l'âme et de l'esprit. » (Steiner, « *Science de l'occulte en esquisse*, p.378).

Rudolf Steiner révèle la pudeur comme cette instance, qui isole l'être humain de la connaissance de soi. La pudeur camoufle l'être humain intérieur devant lui-même et dissimule de ce fait l'expérience de l'esprit. La pudeur adopte la forme du « gardien du seuil vers l'esprit ».

Nous nous trouvons, depuis le début du 20^{ème} siècle, et avant tout depuis la seconde moitié de ce siècle, dans un ordre sociétal, qui résulte de ce genre de honte. Nous ne sommes pas encore habitués à voir ce qui s'ensuit de cette honte en tant que telle. Et donc celle-ci agit comme une force d'évitement devant le regard du gardien du seuil sur moi-même. L'échouement de la référence à soi est contourné, au lieu de découvrir ce qui peut l'être dans cette référence à soi échouant.

La première possibilité d'évitement consiste à boucher la source de cette vision. Comment bouché-je le surgissement d'une telle vision ? Par la dérivation, la consommation, la drogue, par toutes ces formes où la conscience de cette forme de réflexion de soi ne se laisse pas venir. Tout un chacun peut observer cette douleur subtile qui survient par la référence à soi qui échoue et la manœuvre de la conscience vers des médias qui insensibilisent cette conscience. On pourrait ici dresser toute une critique de la société : notre société de consommation, qui s'éreinte à consommer, évite complètement la honte de la connaissance de soi.

Une deuxième possibilité de contournement c'est de se décider pour la vérité de l'un ou pour celle de l'autre. Cela rend la vie de nouveau plus simple. Soit je suis justement l'affreux qui se trouve en moi. Ou bien je ne suis justement pas tout cela, je suis le pur, le sublime. Je me résous pour l'une ou l'autre de ces deux manières d'être. Je ruine mon appel devant moi-même et ensuite je ne ressens plus aucune honte non plus. Ou bien j'isole totalement de moi cette partie de moi et je l'identifie comme l'opposant « là ». Alors cette fréquentation de la honte qui échoue devient du fondamentalisme.

Une troisième possibilité résulte de la radicalisation de la deuxième : je peux tenter, d'éloigner les sources de honte. Je peux essayer d'en pratiquer l'amputation. Une amputation barbare. J'élimine les déchets autres de moi. J'éloigne les sources de honte au moyen de la brutalité. J'ampute les sources de ce qui me perturbe en éliminant autrui. C'est, de multiple manière, le point de départ d'actes prémédités de longue date, de se changer soi-même au moyen d'amputations, ou bien pour la terreur, la société de terreur que nous sommes : tentative brutale de s'amputer de ce qu'est l'autre pour nous, se faire sauter afin que nous ne devions plus vivre en sa présence.

Une autre option à laquelle renvoie Rudolf Steiner en particulier à l'endroit ci-dessus, c'est l'impulsion d'amélioration. Je me décide aussitôt à mieux vouloir ce qui apparaît dans la honte. Je place à l'endroit de ma manière d'être propre une manière de comportement simulée. Je simule devant moi-même et les autres, que je suis totalement autre. Je deviens un acteur devant moi-même. Combien fréquemment nous nous agitons et nous nous plaçons ainsi, de sorte que nous ne sommes plus que des façades ou des surfaces : une société de superficialités, des profils digitaux, une société de simulation. Partout nous pouvons ainsi apparaître, comme nous le souhaitons de la manière dont les autres doivent nous voir. Et avec ces semblants d'identité nous nous identifions et nous ne commençons à ne plus rien avoir avec nous-mêmes. Une variante de cela en serait l'optimisation technique. Je prends une pilule, par exemple un neuro-stimulant, *viagra* ou des compensations techniques de mes propres incapacités. Ou des psychotechniques — Regardez-donc dans les rayons de livres : partout vous avez des outils de psychotechnique, des conseillers d'optimisation de soi. Ainsi vivons-nous aujourd'hui dans une société du changement simulé. Une société qui a laissé derrière elle l'ancien ordre de la pudeur et qui vit sous la fascination inconsciente de la honte de l'auto-reconnaissance.

Un porche vers l'arbre de vie

Le « gardien du seuil » est cette entité qui empêche l'être humain de se voir comme il est. La proposition remarquable de Rudolf Steiner à cet endroit, c'est — au lieu de l'éviter ou de passer par dessus — de reconnaître cette entité elle-même. Cela amène avec soi de pouvoir apprendre à la penser, à la ressentir et de vouloir s'en séparer, de devenir capable de détacher ces trois vigneurs de l'âme, de leurs liens de pudeur qui ont été formés à partir de l'éducation et de l'entourage dans l'ancien ordre de la pudeur.

Dans la mesure où le penser s'isole du sentir et du vouloir, le penser éveillé apprend à voir de manière illimitée ce qui est. Le penser y gagnera en clarté et en vigueur de voir ce qui est, et pas ce que je désire que cela soit. Et avec sa séparation du vouloir, je deviens capable de ne pas laisser aussitôt naître, à partir de ce savoir-voir, une action, une impulsion du devoir ou un « avoir à faire ». Je vais pouvoir voir cela d'une manière non-restreinte, comme cela est et en tant que tel, pouvoir le retenir. En retour, la vérité, que je reconnais dans cette auto-connaissance sur moi, a le droit de ne pas vouloir devenir le fondement de mon action — ce qui, en effet, serait la chose juste dans la vie normale. Ici ce qui vaut c'est : pouvoir voir, ce qui est — sans amorcer de changement. Je dois d'abord une fois [comme disent nos Belges ! *ndt*] pouvoir retenir et contenir. Au vouloir est confiée la fonction de pouvoir contenir, de savoir contempler, de faire-persister. Et le sentir apprendra quelque chose de double : premièrement, pouvoir accepter l'insupportable qui se révèle alors ici, pouvoir l'assimiler. Cela fait mal. Il doit pouvoir supporter la douleur. Et secondement, il doit pouvoir lui dire oui. Pouvoir dire « oui » à ce qui dans le sentiment, normalement, mènerait à une aversion. Dans la mesure où l'on parvient, à transformer le penser de manière telle qu'il puisse passer d'une vertu passive à une vertu d'engagement actif, le sentir devient une vertu affirmative rayonnante, solaire et assimilatrice, le vouloir quant à lui adopte une autre configuration : il peut se retenir de vouloir-avoir-autrement, il devient réceptif.

Un tel devenir productif et réceptif de l'âme devient fécond et fait croître un nouveau genre d'expérience du Je. Précisément de la même façon que sous la pudeur du péché originel, l'expérience déterminée du Je s'est formée par démarcation. Ici dans la relation éveillée avec le gardien du seuil, se forme un Je, qui peut librement dire oui aux événements du monde. Le Je s'éprouve et se constitue dans l'affirmation d'autrui. Il fonde une vie ensemble ouverte avec les autres êtres et événements. Cette manière de vivre ensemble forme à son tour une nouvelle forme à vivre, celle qui vient de « l'arbre de la vie ». C'est une forme de vie spirituelle qui, sans avoir d'aversion pour la vie ni pour l'esprit, au contraire, va de paire avec un attachement radical à la vie et à la Terre.

Qui suis-je ? Cette disposition de l'échouement permanent de la référence à soi donne un autre ordonnancement de la vie, une forme de vie qui ne provient plus désormais de « l'arbre de la connaissance », pour lequel la pudeur sexuelle est le point de départ. Cet ordonnancement d'autrefois de la pudeur sort du savoir normatif autour du bien et du mal, il produit avec lui une métamorphose de l'être humain qui conduit à l'enraciner dans les conditions de la Terre de manière à vivre la scission esprit-corps, et à conquérir une identité au moyen de la démarcation et de se délivrer, au moyen de la première forme de pudeur de ce qui est nu et pornographique. L'autre forme de vie résulte de la métamorphose de l'être humain par l'autre expérience de la pudeur devenant l'expérience du gardien du seuil et apporte avec elle une vie intérieure productive et réceptive, une identité qui au moyen de sa participation affirmative au monde, se distingue par un accueil hospitalier à l'égard d'autrui.

Notre présent apparaît comme le seuil entre ces deux formes de pudeur ; aussi souvent qu'un *no man's land* désert existe entre elles deux et que le passage en est rare de l'une à l'autre.

Das Goetheanum 33-34/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Littérature: Giorgio Agamben: *Homo Sacer. La souveraineté de puissance et la vie nue*, Francfort-sur-le-Main 2002 ; Günther Anders : *L'Antiquoté de l'être humain. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Munich 1961 ; Byung(Chul Han : *Le sauvetage de la beauté*, Francfort-sur-le-Main 2015 ; Max Scheler : *Sur la pudeur/honte et le sentiment de pudeur/honte*, dans : Max Scheler : *Au sujet de l'éthique et de la doctrine cognitive*, Écrits de la succession vol. 1, Berlin 1933 ; Rudolf Steiner : *La science de l'occulte en esquisse*, Dor,nach 1987.

Robin Schmidt dirige le centre de recherche sur l'impulsion culturelle publiant des travaux sur les impulsions culturelles passées et présentes.